

# margelles

numéro dix-sept

printemps 2024

Anne-Marie Zucchelli

Clémentine Verbelen

Jean-François Magre

Lionel Laboudigue

Stéphane Bernard

Valentina Casadei

Philippe Agostini

Evantias Chaudat

Philippe Di Meo

Daniel Leuwers

Bruno Guattari

Isabelle Sancy

Lucian Blaga

Ion Vinea





## Éditorial

"Trait pour trait, et presque mot pour mot. La fin est donnée dans le départ, le dernier nombre inclus dans le premier et celui-ci dans l'infini. Un est un. Deux même est un si vous le désirez. Rien de ce que vous touchez quotidiennement n'a de solidité. Tout ce que vous venez de voir existe, si vous l'avez bien su voir."

Cet extrait qui ouvre *La ronde des immortels*, dernier texte du premier chapitre du livre *Peintures* (1921) de Victor Ségalen donne le ton du court récit allégorique qui le suit. Il y est question autant de représentation et d'illusion que de vanité, notamment celle d'un homme de pouvoir qui, contemplant les fabuleuses peintures que lui présente un peintre, rêve de disposer de toutes les choses qu'elles contiennent. "Ayant surpris le désir grossier" du Prince, le peintre, jouant l'escamoteur, se fond dans son ouvrage et fait disparaître le tableau ne laissant au prétentieux regardeur qu'un "mur taché de gris, fait de briques et de gravats". Et, conclut l'auteur, "le peintre seul, et ceux qui savent voir ont accès à l'espace magique."

Donner à voir, donner à lire, à penser, à rêver, à partager des découvertes – petites pousses encore pour certaines, mais porteuses de promesses –, accompagner celles qui, avec ou et sans nous, ayant déjà pris racine, les prolongent davantage, et revisiter celles qui ont amendé et amendent encore le sol de nos envies...

Deux et plus font un, si l'on n'est pas comptable. *margelles*, comme quelques autres revues, par chacune de ses parutions, rassemble des pluralités de voix et de regards sous une seule couverture. Des fictions chevauchent des poèmes, lesquels côtoient des images. La question qui se pose n'est pas de chercher par avance une cohérence à cet ensemble, mais de faire tenir ensemble ce qui existe déjà.

P.A.

N° ISSN : 2741-0935

## Sommaire

Clémentine Verbelen / <i>Leyla</i>	p. 6 - 13
Philippe Di Meo / <i>Enjambées</i> [fragments]	p. 14 - 25
Jean-François Magre / <i>Après ici</i> [extraits]	p. 26 - 33
Stéphane Bernard / <i>Une dernière langue pour la route.</i>	p. 34 - 41
Lionel Laboudigue / <i>Géographie du regard</i>	p. 42 - 53
Bruno Guattari / <i>Cynthia</i>	p. 54 - 63
Evantias Chaudat / <i>Cette neige entre nos bouches</i>	p. 64 - 73
Daniel Leuwers / <i>Un mois d'août capital</i>	p. 74 - 81
Valentina Casadei / <i>Pour me dire qu'il y a plus</i> [extraits]	p. 82 - 91
P. A. / <i>Feuils, 1986-2021</i> [détails]	p. 92 - 107
Anne-Marie Zucchelli / <i>Le silence et autres poèmes</i>	p. 108 - 117
Isabelle Sancy / <i>Lettres</i> [fragments]	p. 118 - 127
Lucian Blaga & Ion Vinea / <i>Poèmes choisis</i>	p. 128 - 133
Traduction Mihaela-Gențiana Stănișor et Fabrice Farre	
La poésie ( <i>hélas</i> ) aussi / Paul Fort	p. 134 - 135
En partage	
> <i>CAFÉ / Plongez dans l'Ailleurs, sans boire la tasse ! / P.A.</i>	p. 136 - 137
> <i>Dissonances, antidote effervescent / Sara Balbi Di Bernardo</i>	p. 138 - 139
> <i>Le Sabord – 125<sup>ème</sup> Salve / P.A.</i>	p. 140 - 141
Les auteurs	p. 142 - 143
Commandes et Abonnements	p. 145

### Crédits Photographiques

Evantias Chaudat : 1<sup>ère</sup> de couverture, 64-65, 68-69, 72  
Lionel Laboudigue : p. 42 à 53  
Stéphane Cortez : p. 6-7, 12  
P.A. : p. 3, 4-5, 14-15, 26-27, 32, 74-75, 92 à 107, 108-109, 118-119, 126, 128-129, 134-135, 4<sup>ème</sup> de couverture  
Jimena Miranda Dasilva : p. 54-55  
Adèle Nègre : p. 34-35, 82-83  
Chem Assayag : p. 144

Conception et direction artistique : Philippe Agostini  
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne  
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Clémentine Verbelen / *Leyla*

Ce n'est pas si grave. Tu n'exagères pas un peu ? Oui, oh, moi aussi j'ai vécu des trucs comme ça, et j'en parle pas encore 20 ans après. T'es encore là-dessus ? Il faudrait avancer, non ? Excuse-moi, hein, mais tout le monde a ses problèmes, et là, y'a que toi qui te plains tout le temps. T'es pas en sucre. Pfff, encore un truc pour se rendre intéressante. Le passé, c'est le passé. Change de disque. Tu es adulte maintenant, tu es seule responsable de ta vie.

Empathie ? Connaît pas. Pas le droit d'avoir mal. Pas le droit d'avoir peur. Pas le droit de demander de l'aide et d'être protégée. Pas le droit de dire, simplement.

Une fille n'a que des petits problèmes de fille. Tu nous incommodes avec tes jérémiades. Une femme, ça ne se plaint pas.

Pendant des années, Leyla a rêvé qu'elle se noyait. Toutes les nuits, elle se débattait, dans une eau gelée, qui rentrait dans ses poumons, quand elle poussait sa tête, à la surface, pour hurler. Elle se débattait pour rester à la surface, elle les voyait, tous, sur le rivage, elle hurlait au secours, mais aucun son ne sortait. Elle hurlait, mais aucun son ne sortait. Elle les voyait, petites silhouettes colorées, sur le rivage, sourdes, aveugles aux vagues de détresse que son corps en fuite imprimait dans l'eau. Aveugles, sourds à la béance de sa bouche à la surface, qui s'étouffe de hurler sans bruit. Puis elle

tombait au fond de l'eau, il n'y avait plus aucun son. Elle n'avait plus de corps, plus de contours. Pour seule vue un ciel saumâtre et mouvant, lumière trouble et blanche en son centre, puis vert sale de plus en plus sombre. Elle tendait les mains vers ce ciel, espoir ultime d'être repêchée, et elle s'enfonçait de plus en plus loin. Ses pleurs la réveillaient.

Pendant des années, Leyla a rêvé que de l'eau envahissait les couloirs de la maison. Il faisait sombre, comme une fin d'après-midi d'hiver, une lumière de caveau grise et froide. Elle marchait pieds nus, sur le marbre dans le hall, et puis, soudain, des flaques sur le marbre blanc à dessins géométriques noirs. Des flaques de plus en plus grandes, puis de l'eau aux chevilles, de pièce en pièce, tout avait les pieds dans l'eau. Elle était la seule à voir l'eau dans son rêve. Elle sentait son cœur battre fort. Dans son rêve, pas un son, pas un murmure, pas un bruit. Elle montait à l'étage et l'eau dévalait l'escalier en marbre blanc, elle avait de l'eau à la taille, mais personne ne voyait rien. Et lorsqu'elle était presque en haut de l'escalier, un sifflement lui déchirait les tympanes. Elle se réveilla à ce moment-là. Le sifflement était toujours là. Et parfois même, quand elle avait 9 ou 10 ans, elle s'était réveillée au milieu d'une flaque. Quelques baffes, quelques remarques humiliantes, et l'interdiction de boire après 18h avaient eu raison des flaques de pisser. Leyla n'avait jamais parlé du rêve, du sifflement qu'elle entendait parfois aussi pendant le jour.

Pendant des années, même enfant, Leyla a rêvé qu'elle était au volant de la voiture de sa mère, qu'il y avait un danger imminent, qu'elle devait fuir pour ne pas mourir. La voiture roulait de plus en plus vite, mais le volant et les pédales ne répondaient pas. Elle tournait le volant dans tous les sens, écrasait les pédales au plancher, mais la voiture continuait de fuir en avant. Puis elle se rendait compte qu'elle était seule dans la voiture. Il n'y avait personne d'autre à sauver dans la voiture. Personne à sauver dans la voiture. Elle se réveillait étouffée d'angoisse. Leyla n'a pas son permis, cette bonne à rien.

Un jour, Leyla a eu 35 ans. Dans le miroir on lui en donne 28. C'est peut-être son air toujours sidéré, qui lui donne cette étrange jeunesse, un peu figée. Elle a traversé la vie en somnambule. Elle a toujours avancé, foncé, traversé des champs de ronces sans une larme et sans s'arrêter. Elle a encaissé sans un mot les blagues racistes, les coups de pute de collègues jalouses, l'envol d'amants beaux parleurs. Elle a pleuré sans bruit, en avançant toujours, la perte d'amis, leurs trahisons, leur lâcheté. Leyla est bien française, Leyla a des diplômes, et elle souffre en silence quand on lui dit encore aujourd'hui qu'elle parle remarquablement bien le français, qu'elle a l'air « intelligente », qu'elle écrit très bien. Qui dirait ça, à une Louise ?

Un jour, Leyla a rêvé qu'elle tenait son bébé dans

ses bras. Au réveil, elle a pleuré. Leyla voudrait ne plus être Leyla.

Un jour, Leyla a dit : j'aimerais voir le monde avec d'autres yeux. J'aimerais ne plus avoir peur. Je voudrais des amis. Je voudrais m'aimer, moi. Je voudrais aimer.

Elle a passé en revue tous les psychologues, psychiatres de la ville. Puis, le cœur battant, elle a pris rendez-vous avec une femme, c'est mieux, une femme, j'aurai moins peur. Elle comptait les jours. Puis le jour vint. Elle était déjà prête à cinq heures du matin. Le rendez-vous était à 15h. Elle avait vérifié dix fois le trajet à pied jusqu'au cabinet. Enfin, à 14h30, cœur aux tempes, elle partait de chez elle. À 14h45 elle était dans la salle d'attente. Dans la salle d'attente, on entendait absolument tout ce qui se disait dans le cabinet. Tout. Leyla avait peur. Alors, moi aussi, les gens qui attendent entendront tout ce que je dirai ? C'est comme si je m'exposais nue, sans défense, à leurs regards indiscrets. Leyla a mis son casque, et de la musique à fond pour ne pas entendre davantage des idées suicidaires de l'homme de 46 ans, ambulancier dans la même entreprise qui le maltraite depuis 12 ans.

Soudain, un pas lourd dans l'escalier. Sur la porte du cabinet, il est écrit « ne pas sonner, entrer sans frapper ». Au pas lourd succèdent des coups de poing dans la porte, et plusieurs coups de sonnette très appuyés. Leyla se sentit mourir de peur, et se



recroquevilla sur sa chaise. La porte s'ouvrit dans un « vlan », puis claqua. Pas lourd jusqu'aux toilettes de l'homme qui pissa longuement, la porte ouverte. Leyla ne voyait rien, mais elle entendait tout. L'homme entra vivement dans la salle d'attente, son regard tomba sur Leyla, avec un « salut ». Leyla répondit « Ah... » et manqua de souffle. L'homme s'assit à côté d'elle, face à la porte du cabinet. Leyla pria pour que la consultation en cours se termina vite, et que la psy vienne la sauver de cette salle d'attente et de ce type qui lui faisait peur.

La consultation se termina, la porte du cabinet s'ouvrit. La voix de la psy se dirigea vers la salle d'attente. Du couloir, la voix dit « Ah monsieur Machin, j'ai écouté votre message, vous avez bien fait de venir. Venez ! » Leyla voulut dire à la voix qu'il était 15h, que c'était elle à 15h. Que c'était elle ! Elle se vit tendre les mains vers la porte blanche qui se refermait sur le type qui avait envie de casser la gueule à quelqu'un, qui sentait que ça allait crescendo depuis trois jours, qu'il allait tout péter si ça continuait. Leyla entendit le type et la psy. Leyla avait l'impression de se noyer dans cette salle d'attente.

À 15h30 Leyla se leva doucement et quitta sans bruit la salle d'attente. Dans la rue, elle respira à nouveau, de longues larmes coulèrent sur ses joues. Tu nous incommodes, avec tes jérémiades. Qui ça intéresse ?

Leyla sera toujours Leyla.



Philippe Di Meo / *Enjambées* [fragments]

**On ne sera pas surpris**

Étoiles conniventes cabrées blanches  
 une simple scrutation, un décryptage  
 on ne sera pas surpris de retrouver  
     de sauvages raideurs,  
 de farouches complicités antagonistes  
 des possibles se dressent par avance  
     l'inclusion accumulatrice  
 le principe toujours le même  
     *superflua demere*  
 démarche apophasique moindre dire  
 ont besoin de cette force pour  
 se tresser la vague des ciels  
 acquiert une consistance une autonomie  
     ardentes combustions  
     sarments et grappes  
     orangeux dépouillements  
     intenses vibrations  
     lieux de germination  
     d'engendrement

Capter une permanence  
     jalousement  
     décloze

**Ce qui avait**

ce qui avait si bien réussi  
     feuillus froufroutant feuillages  
 stases longues faites d'années  
 – que d'héroïsmes et de puretés alors –  
 ne fut ni une surprise  
 ni à l'évidence un prodige  
 ni même une pause indécise  
     il y avait les baladins  
 la guerre contre les oiseaux  
 l'appréhension secrète  
 toujours en mouvement  
 et cette      clarté discrète  
 ne s'attardant nulle part  
     si rapidement contresignée

## Si resserré

fourrés taillis barbelures  
hachures balbutiées striures  
corolles corymbes  
arborescences d'absence captives  
du soir  
    pays abrégé latences  
nuit en ses pentes hâtives  
tout est si cinglant si resserré  
    ce soir  
le rossignol n'est-ce pas  
    explication absurde  
des mots suffixés de sang  
peut-on prédire ce qui se cherche  
voici deux phrases enfin écrites  
    nous nous heurtons  
    par les couloirs

## Les nus inédits

et  
début sans fin  
tout mot est un mot d'emprunt  
    inventée sournoise l'origine susurre  
    quelque chose à des oreilles  
    au reste plastiques  
plusieurs bruissants passages cahotent  
parmi toutes ces autres choses  
dont le nom est formé  
comme un préfixe à valeur intensive  
Nous préférons étirer l'attention  
et orienter l'esprit dans cette direction  
le pays des morts n'est par exemple nulle part  
    ne guère s'en étonner  
    qu'en volutes hirsutes  
l'épreuve le redise le réalise  
avec ses vêtements blancs trop grands  
l'enfant fait ce qu'il a toujours su  
et voulu sans autres lois  
temps ou buts  
que les siens  
    nus incarnats inédits  
    ressautant dansant ainsi  
    tout autour des interdits

## Un mercredi 7 septembre

un mercredi 7 septembre  
en dépit du flottement lié aux épisodes  
précédents  
    de tels crédits  
des motifs aussi vains  
un papier à fleurs orange et grises  
un balcon panoramique  
ne manquent pas de se le faire savoir  
phrases entendues quelque part  
pour expliquer quelque chose  
sans y réfléchir à deux fois  
    comme beaucoup de gens  
encore un sujet des qualités  
des quantités dûment détaillées  
selon une effarante soudaineté  
    avec vue sur la baie  
cette passion  
satisfaite  
n'est qu'une concession  
    qui ronge le lac  
les collines cabriolent ici  
le rouge bien davantage  
  
je ne renonce pas à filtrer

## Cairn

chaque chose ne contient-elle  
pas toutes les autres  
une neige-pluie image de cet infini  
de cet innombrable qui alarme et s'enfuit  
cairn : sur le pierreux pierrier un signe  
sinueux écrit en pierrailles  
la chance d'une géographie érodée  
    voici maraudées  
les 3 robes du mot  
dans la friabilité des fables  
et le jeu séculier des lois  
lèvres lentes et indolentes  
et nuées de mains  
en périodes périssables  
tout près et très loin comme  
à distance et dans l'intimité  
des choses qu'avec constance  
on conçoit le dimanche  
et dévie dès le lundi  
    c'est la rime  
la trame sans doute  
rire blanc  
soir rouge  
ne repoussez pas ces mains  
    elles reviendraient  
dans la tyrannie de l'occasion  
en un sens une sorte de franche inconvenance  
des branches s'égouttent au reste avec lenteur  
nous nous sommes trompés de vitre

## Lentes génuflexions

lentes génuflexions de branches  
rameut es dans la sauvaget  des lignes  
du noisetier  
d peign   
d'arrière en avant  
d'avant en arrière  
partout trembl   
lentes processions  
et le vert électrique de l'herbe effrayée  
du jardin de l'arbre de l'orbe tournoyant  
sans h te ni retard  
fenêtre trop fermée  
huis trop entr'ouvert  
l'instabilité des choses ensemen ees  
lentes modulations  
calmement récitées tout au long de  
la litanie infinie des choses sans nom  
un défi de ronce  
une fine supplicite  
touffue suffisamment lointaine pour aller se perdre  
loin de tout abri de tout abus  
en conflits de géométries  
la confusion du fugitif et de l'infini  
entremêlent leurs chiffres  
la mesure de leurs excès

## Plus intensément le saut

*Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
- Hélas ! tout est abîme, - action, désir, rêve,  
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.*

Baudelaire

Volutes et m ches,  
par l'élan emportées,  
courir   flanc de rocher.

"Quelques frondaisons", "juste assez  
pour donner la sensation de..."  
"Donnée   ressentir,  
  ressentir..."

L'obstacle, la barrière  
vide, le déplacement,  
la découverte : sentiment  
d'abîme  
dans la description  
du paysage :  
les précipices  
 difient le cadre.

Enjamber le gouffre  
pour plus d'intensément

## C'est-à-dire

dans la vaste pénéplaine à la sortie  
du virage dans l'étendue orageuse  
la plupart du temps droit devant  
    donc une fois de plus  
    le même rébus  
c'est-à-dire ici ou très loin  
un ciel plus faste qu'ailleurs  
bien davantage que son appellation  
    quel bonheur millésimé  
    d'origine incontrôlée  
et ce mot qui revient une fois encore  
    par ici de plus en plus  
sans pour autant annoter ces vagues  
    rien de spectaculaire  
maintenant le voici au moins présent  
    présent et absent  
bien en chair    et désincarné  
après avoir pris congé  
    à peine si je regarde  
je ne pardonne rien j'oublie vite  
    la force d'entamer le processus  
    une bonne dose de parlottes

## Sans date

talus sans date  
halte à peine recourbée  
rouge captation-reptation  
d'une phrase moirée  
    fourmillant d'historiettes  
tout à trac vite désapprises  
désattristé crépuscule  
enroulé parmi les graffitis  
des herbes insuffisamment adjectivées  
herbes-oui herbes-non  
barbelées stylisées  
évidemment trop liées pour oublier  
jonchées discordances déjà vues  
aucun autre détail à repérer  
    ou à répéter  
ne pas davantage s'attarder  
quand rouille rend la pareille  
    à sang séché  
l'esprit s'y promène  
la bouche s'y démène  
pour de place en place le taire  
    sur une autre face  
    du dé

---

Ces fragments ont été prélevés dans le recueil *Enjambées*, à paraître courant 2024



Jean-François Magre / *Après ici* [extraits]

[...] À la clôture de l'humanité, quatre mille sept cent quatre vingt quatorze milliards de milliards de milliards d'opérations commerciales et financières avaient été réalisées depuis le premier troc jusqu'à l'ultime ordre de trading haute fréquence. Sandy, Jacques et Franck décident que les trois cafés qu'ils commandent à Pierrot constituent la première transaction de la nouvelle ère qui s'ouvre. [...]

Il n'y a jamais vraiment d'heure pour le café, on en boit à tout moment, accessoire des pauses, point d'orgue des coups de feu, consommation par défaut car la moins chère. Pierrot place les tasses par deux dans son percolateur. Une fois le café tiré, il pose la tasse sur une soucoupe, jette négligemment une petite cuillère légèrement ternie de calcaire contre le fût et pioche trois morceaux de sucre calibre 3 sans emballage dans le sucrier boule en inox brossé avant d'aller servir sans empressement. [...]

Au début, Sandy supportait difficilement le bruit des soucoupes entrechoquées sans ménagement par Pierrot derrière son comptoir, mais Jacques l'a aidée à prendre patience et à abandonner ses écouteurs, Franck aussi s'est forcé à s'habituer comme on fait ses classes.

Jacques s'intrigue de voir Franck accorder plus d'intérêt à sa tasse de café qu'à son discours, il la recouvre prudemment avec la soucoupe prétextant de garder le liquide au chaud alors qu'elle est presque vide. Tout en remuant machinalement un sucre déjà dissout depuis longtemps dans la sienne, il essaie de deviner la hauteur du tableau noir sur lequel Pierrot est en train d'inscrire le plat du jour qu'il parvient de moins en moins à lire de sa place. Sandy comprend qu'il est myope mais il préfère dire que ses yeux sont juste paresseux par lassitude de leur désolant environnement visuel. Franck ne sait pas s'il blague ou s'il croit vraiment à cette théorie.

Sandy remarque que, dans les reportages, on inverse systématiquement les images où des logos de marques sont identifiables, heureusement que les gens ont des visages symétriques, ils ne se lisent pas de gauche à droite et peuvent donc se reconnaître dans les miroirs ou les rétroviseurs. Elle aime que ça aille vite. Elle voudrait équiper Franck d'un progrès-mètre, mais un Franck multitâches est-il possible. Elle sourit intérieurement mais suffisamment pour être perceptible sur son visage, à l'endroit de Franck, tâche ne peut signifier que tare. Aujourd'hui elle est en pleine forme, que pouvons-nous en faire. Jacques lèverait bien le pouce en signe d'approbation mais celui-ci a sauté à l'adolescence dans l'explosion d'un pétard lors d'une Saint-Sylvestre trop arrosée en Alsace.

Le politique interviewé a laissé un blanc trop long pour ne pas répondre avec (un accent de) sincérité à la question gênante. Sandy, Jacques et Franck ont remarqué ce blanc, infime lopin d'espace vierge où ils comptent bien bivouaquer pour tranquillement le nommer [suçoter]. Les Allemands peuvent construire des mots très longs pour désigner une attitude, un sentiment subtil et complexe. Jacques s'énerve encore, on se plaint toujours de vivre dans un monde commandé par l'image, mais c'est à cause des Anglo-saxons. Lorsque nous voulons attirer l'attention, nous commençons notre phrase par écoute, les Anglo-saxons disent *look*.

La déflagration sous les pieds puis le ciel qu'on n'a jamais vu à cet endroit-là du plafond, toute une fin d'après-midi en plus et la promesse d'un été plus lumineux. Jacques ressort des décombres couvert de plâtre comme dans ce vieux film où l'acteur, enduit de farine, fait le geste de se toucher tous les membres un par un pour voir s'il est entier, mais Jacques ne sait pas par où commencer. Il a peur de ne pas dépasser l'âge où son grand-père est mort, seulement trois mois après avoir appris à ouvrir les sacs poubelle en s'humectant les doigts. Il craint surtout de crever au cours d'un de ces petits métiers qu'il a été contraint d'exercer pour maintenir un certain niveau de vie et auquel il redoute de se voir associé à jamais sur l'acte de décès. Il a survécu au commercial dans les photocopieuses, au

représentant en serviettes en papier, il y a échappé de peu dans le grossiste en croquettes pour chien avant d'être définitivement catalogué hostile à la démarche. Par on ne sait quelle manigance ou magnétisme, le porte-à-porte le ramenait toujours au quartier de son enfance qui avait été rasé puis reconstruit en conservant certaines façades dont les fenêtres donnant sur le vide d'un côté comme de l'autre, étaient renforcées par stabilisation des murs en réhabilitation. Une ancienne cheminée en brique, haute et élancée, avait été préservée et servait de repère pour l'orientation et les souvenirs. Il retrouva un petit bistrot dans une rue dont la vocation commerçante lui avait permis de résister un peu plus à la pression immobilière. Rejoindre ce bistrot après ou même avant le boulot et s'y laisser aller aux réminiscences était devenu l'objectif de la journée. L'association de cette période de régression sociale comme s'était moqué un ancien collègue de travail beaucoup plus à l'aise dans les scanners-imprimantes qui émergeaient alors et de ce rapprochement fortuit vers l'épicentre de son enfance procurait à Jacques le sentiment suave de ridiculiser simultanément les concepts de libre arbitre et de destin. Il démissionna bientôt du veilleur de nuit dont il s'était résigné à adopter les horaires car il avait compris qu'entretenir sa santé et sa force de travail coûtait une part non négligeable de son salaire et que cette dépense devait incomber à l'employeur. Celui-ci, beaucoup plus frais le matin



que Jacques qui finissait son service, accepta sa démission sans chercher à discuter.

Franck n'entendra pas la suite. Au bout du troisième café de la matinée, il a besoin d'aller aux toilettes. La puissance de la trombe lui fait entrevoir le monde futur. Il se marie dans une jaquette en une matière synthétique inconnue affichant un fond d'écran bouillie pour bébé à la mode du moment, à son bras un carrousel de mains avec autant de jeunes pères à qui les demander, l'événement sera sans doute l'étincelle la plus brillante du réseau social du château aujourd'hui, la drogue sera presque pure pour une fois et il aura le privilège de frapper monnaie durant tout un crépuscule. [...]

---

Extraits du tapuscrit inédit *Après ici* de Jean-François Magre



**Stéphane Bernard / *Une dernière langue pour la route***

**Stations**

L'amour fait,  
je regarde tes cheveux défaits.

Dessous le ponton  
des poissons se tortillent  
dans le courant.

.

Ta silhouette change.  
Tes lèvres restent closes  
et je n'ose rien dire.

Nous ne devinons pas que je vais être heureux  
de ce que tu dois m'annoncer.

.

J'écris un poème,  
il célèbre la nuit où je t'ai donnée plus que ma chair.  
Les mois passent,  
et tu me donnes un poème  
qui boit du lait.

.

Une nuit, parmi toutes ces personnes  
d'un coup il en manquait une.  
Et je t'ai retrouvée  
repliée sur toi-même  
dans les ténèbres, voulant renaître.

.

Nos destinations nous déchirent.  
Tu te quittes quand je vais à moi.  
Ce même bagage à la main  
nous avons sauté  
dans deux trains qui se croisent.

.

De toi à ton ombre il m'aura fallu quinze ans  
pour te voir dans ton entier.

Un dahlia  
dont l'ombre est celle du chardon.  
Qui l'eût cru ?

**Les gemmes**

Nous nous cachons  
mutuellement nos actes  
commis en dehors  
du cadastre de notre histoire.

Terras incognitas.

Et leurs traces,

pour les effacer vite  
dans le plus grand secret,

nous les mêlons  
accidentellement

dans le grand tambour  
d'une vie commune.

Ces traces l'une contre l'autre  
des actes se frottent,

dissolvent les gemmes.

Terras incognitas  
avec prières de pluie.

## Transmutation

J'ai crié dans ta bouche, et tu n'as pas gardé ma voix, tu as vomi mon cri. Et fait de mon alarme le signal de ton départ.

## Les guenilles

*Oublier la douleur, oublier les caresses —  
on donnerait pour cela plus que sa vie.*

Anna Akhmatova

Les déchirures  
de la passion  
sont les guenilles

où s'accrochent  
les amants le temps  
qu'elles durent.

L'usure faite,  
l'une à l'autre  
apparue, les nudités

— crudités —  
se stupéfient,  
l'étreinte se fait lâche.

Et aussitôt,  
ce qui reste : le rêve  
lointain d'une peau.

## La peau

Cette peau,  
par quoi (presque) tu jouis,  
qui n'est pas ta peau,

et à laquelle  
tu t'accroches

pour te soulager  
de ta peau,  
par quoi (presque) tu souffres,

quand elle se retire,  
c'est avec ta peau  
et tu découvres souffrir.

## Le poignard

Quand il s'enfonce  
ton poignard

me dédommage  
d'autant qu'il me coûte.

Il met en moi

ce morceau de toi  
qu'enfin je cerne.

## Migration

*mes ailes ?  
deux pétales pourris*

Alejandra Pizarnik

Le mouvement de ta main, qui reprend à même ma  
bouche le pain de ton amour, a pour ombre le geste  
de jeter du grain aux oiselets de malheur qui vivent  
dans ma poitrine et tendent leur bec sous mon sein.

## L'effacement

Le point final tapi  
dans tes racines  
tu t'étends sur le matelas

à effacement  
de forme de la mer.  
Tu fais l'étoile, le soleil

à brûle-pourpoint  
vét ton front, ta poitrine,  
et tout dans l'eau

tout est tu. Puis tu t'allonges

sur le matelas  
à mémoire de forme  
du sable,

qu'efface la mer.

## Il n'y a pas d'art vulnérable

et écrire ne guérit rien,  
nettoie seulement parfois  
la plaie. Et c'est par

ce soin même qu'il lui  
prodigue qu'un poème vibre  
du mal qui le compose.

## Damnatio memoriare

*Seule une langue qui a le cancer  
incline aux formations nouvelles.*

Karl Kraus

Même ma langue tu l'as détruite.  
Pou mange-langue (*cymothoa exigua*)  
que ton nouvel amour. Et, la vie  
est bien faite, le *cymothoa exigua*  
remplace la langue qu'il détruit,  
et c'est avec la souffrance  
qu'il me cause, ton nouvel amour,  
et qui vaut langue, que je parle,  
restaure notre histoire. Surnage  
à rebours de la *damnatio memoriae*  
que tu as prononcée contre moi.

---

*Une dernière langue pour la route* est un choix effectué parmi les poèmes récents  
de l'auteur pour les pages de margelles n°17



Lionel Laboudigue / *Géographie du regard*













Bruno Guattari / *Cynthia*

Lorsque Cynthia se retrouve enceinte elle est confrontée à un niveau de réalité qu'elle n'a pas anticipée. Elle a trente-cinq ans et jusqu'à ce jour l'enfantement n'était pour elle qu'une idée, il se révélait dans toutes ses implications les plus réelles, à un point qu'elle en fut submergée. Là vraiment ça allait trop vite. Ce qui n'était qu'une hypothèse devenait une réalité aux contours définitivement tracés, une des implications et non des moindres c'était le père, c'était lui et pas un autre.

Cynthia et sa mère.

Cynthia : maman, je suis enceinte.

Sa mère : mais comment ça tu es enceinte ?

Cynthia : je suis enceinte d'Alex.

Sa mère : mais ma fille tu as fait ça avec un gamin de dix-sept ans.

Cynthia : maman, il a des spermatozoïdes tout neufs !

Sa mère : mais il est trop jeune et ses parents n'accepteront jamais.

Cynthia : il aura dix-huit ans à la naissance de mon enfant, il sera majeur.

Sa mère : on s'en fiche, il est trop jeune, c'est tout. Il va se tirer, il ne reconnaîtra même pas l'enfant. Tu es certaine que c'est lui le père ?

Cynthia : je sors avec lui depuis trois mois et tu sais j'ai trente-cinq ans, j'ai arrêté la pilule et je ne la prendrai plus et c'est comme ça.

Sa mère, sur un ton plus calme : tu lui avais dit ?

Cynthia : oui, je lui avais dit ; enfin pas que je ne prenais plus la pilule mais je lui avais dit que je voulais des enfants.

Sa mère : tu lui as dit que tu es enceinte ?

Cynthia : non pas encore ; j'ai rendez-vous avec lui cet après-midi pour lui dire. Et puis tu sais, moi l'enfant, je le garde.

Cynthia et Alex, dans une brasserie, autour d'une table.

Cynthia : Alex, tu sais comme j'ai trente-cinq ans, j'ai arrêté la pilule et je suis enceinte.

Cynthia ne laisse pas à Alex le temps de réagir et sans détour ajoute : toi tu vas continuer ton chemin et moi le mien. C'était une jolie histoire, mais aujourd'hui c'est terminé.

Alex ne comprend pas ce qu'il se passe, il reste muet et désespéré. Cynthia en profite pour se lever, Alex la suit, ils sortent.

Cynthia sans s'approcher de lui : Alex, je t'appelle bientôt, ne t'inquiète pas.

Alex annonce la grossesse de Cynthia à ses parents.

Le père : Alex, on va demander un test de paternité, je m'occupe de tout.

Entre Cynthia et Alice qui vivent ensemble, quand bien même entre elles tout a été discuté, l'arrivée de la grossesse de Cynthia inscrit une inégalité : c'est Cynthia qui est enceinte.

Alice : tu es certaine de vouloir choisir cette crèche ? Tu voulais aussi visiter celle de la rue Cassier.

Cynthia : Non, c'est bon, cette crèche est très bien.

Alice : oui, mais si tu veux je peux y aller ?

Brusquement Cynthia élève la voix et se retourne avec colère contre Alice.

On en a déjà parlé, fiche-moi la paix, c'est moi la mère, ce n'est pas ton enfant !

Alice face à la colère de Cynthia ne répond pas, elle ne connaissait pas Cynthia comme ça. Elle est blessée, elle se lance au hasard dans une défense.

Mais Cynthia, tu sais bien qu'à mon âge ce n'est plus possible.

Oui je sais, mais c'est comme ça, il fallait y penser avant ! Je suis d'accord, c'est injuste, mais c'est comme ça !

En deux lignes l'existence d'Alice vient d'être fracassée. Elle qui s'était laissée emporter par la joie à l'annonce de la grossesse de Cynthia, venait de voir son monde s'écrouler. Elle ne sait plus quoi répondre, prend son manteau, sort de l'appartement, se lance dans l'escalier et dans la rue elle marche au hasard, en proie à une angoisse d'une intensité qu'elle n'a jamais éprouvée. Entre Cynthia et Alice quelque chose qu'elles ne savent pas réparer se brise ; Cynthia reste sur ses positions et Alice quitte l'appartement.

Quelques temps plus tard, Cynthia reçoit une lettre de la mère d'Alex. Elle y trouve un procès d'intention et une injonction à un test de paternité dès la naissance de l'enfant. Cette lettre la déroute, elle pensait pourtant avoir été claire avec Alex.

Cette lettre qu'elle n'attendait pas l'inquiète : Alex ou sa famille réclamerait l'enfant ? Son enfant ! Ce qu'elle n'imagine pas c'est que le père d'Alex puisse refuser cette

paternité pour son fils.

Après la naissance d'Elsa le test de paternité révélera qu'Alex n'est pas le père de l'enfant. Cynthia ne s'explique pas ce résultat, elle a passé trois mois avec Alex à faire l'amour aussi souvent que possible, elle se souvient d'elle sur Alex, l'enfonçant au plus profond et ne le laissant pas avant que tout soit accompli. C'est cette image qui la ramena à Serge, elle l'avait oubliée cette nuit avec Serge, la seule qu'elle eût passée avec lui, juste une nuit et cela avait donc suffi. Trois mois avec Alex et en une nuit avec Serge tout avait été emporté.

Cynthia qui s'inquiétait du résultat et des intentions de la famille d'Alex, Cynthia se trouve libérée, toute à sa joie retrouvée, d'autant que Serge n'est au courant de rien du tout. Voilà, Cynthia qui voulait un bébé était servie.

Elsa a eu six mois, un âge où un bébé dort encore beaucoup. Cynthia l'avait très vite placée à la crèche. À part quelques nuits, tout se passait bien. Puis les choses avaient sensiblement dérapé, les nuits plus difficiles, les dents qui poussent, les rhumes attrapés à la crèche, la fièvre qu'il faut surveiller toute la nuit. Un bébé de six mois se déplace peu par lui-même, placé dans un parc il reste où il est mais aujourd'hui à l'âge de deux ans c'était une autre affaire.

Cynthia et Serge se sont connus au lycée, ils appartenaient aux mêmes groupes, fréquentaient les mêmes bistrots et les mêmes soirées. Cependant sans jamais avoir entretenu entre eux aucune ambiguïté amoureuse. Ils étaient restés en contact après le lycée, se voyaient de temps en temps à l'occasion d'une fête ou d'un vernissage. Il y a trois ans maintenant, quand ils avaient passé cette nuit ensemble, c'était l'ultime validation de ce que vraiment ils n'étaient

pas amoureux l'un de l'autre, cela avait été agréable mais sans plus, sans cette émotion qui scelle la naissance d'une histoire. Non, chacun était reparti le matin de son côté, on s'était quittés bons amis.

Cependant plus le temps passe, plus Elsa grandit et moins Cynthia trouve le temps dont elle a toujours disposé. Les journées commencent tôt, se terminent tard et puis il y a cette question qui la préoccupe, à la fin du printemps son contrat à Paris se termine, le suivant et le seul sur lequel elle puisse vraiment compter c'est en Italie. C'est bête, c'est technique, mais c'est comme ça. Il y a bien une solution à laquelle elle pense ; de toutes les façons Cynthia navigue à vue selon les circonstances : elle appelle Serge.

Cynthia au téléphone : bonjour c'est Cynthia, Serge s'il te plaît est-ce que nous pouvons nous voir bientôt ?

Serge : oui d'accord mais j'ai peu de temps.

Cynthia : vendredi en fin d'après-midi au café du coin.

Serge : d'accord, à vendredi.

Vendredi à la terrasse du café.

Cynthia voudrait bien tout contrôler mais là c'est difficile, elle ne prend pas le temps de présenter l'histoire, elle doit passer chercher sa fille à la crèche et tout en montrant la poussette à Serge.

Cynthia : Serge tu sais que j'ai une petite fille, elle a deux ans. Tu te souviens de la nuit que nous avons passée ensemble... Cynthia laisse la fin de sa phrase suspendue.

Et elle lui annonce qu'il est le père de cette petite fille.

Serge reste muet, regarde Cynthia. Là ça va trop vite.

Serge : Cynthia tu me racontes une histoire, ce n'est pas possible.

Cynthia : il n'y a pas d'autre possibilité, celui de qui je pensais être enceinte n'est pas le père, je suis désolée mais c'est toi.

Serge : mais Cynthia tu sais bien que depuis un an je suis marié avec Nina et qu'aujourd'hui elle est enceinte.

Cynthia : oui je sais mais c'est comme ça, on peut vérifier avec un test de paternité si tu veux.

Serge : et donc si c'est bien moi le père ?

Cynthia : je ne m'en sors pas toute seule. Est-ce que tu peux m'aider ?

Serge : ... et donc ?

Cynthia : il me faut un peu d'aide. Est-ce que tu peux garder Elsa de temps en temps ?

Serge : écoute Cynthia, là ça va vraiment trop vite. Il se lève, lui lance : je te rappelle et s'en va.

Serge et Nina

Serge : Nina, avant de te rencontrer j'ai passé une nuit avec Cynthia, aujourd'hui elle a une petite fille de deux ans et c'est moi le père.

Nina regarde Serge d'un air interrogatif, ses yeux s'agrandissent. Elle considère la situation, elle ne peut reprocher à Serge d'avoir passé une nuit avec Cynthia avant qu'ils ne se soient rencontrés mais elle lui dit que quand même il aurait dû faire attention. Il en convient. Nina et Serge ont cette capacité à tenir ensemble qui n'est pas commune. C'est dit, ils vont s'occuper d'Elsa. Serge reconnaît sa paternité à la mairie et de temps en temps Cynthia dépose Elsa chez Serge et Nina.

Maintenant il y a six mois que Nina a accouché d'un petit garçon, Arthur. Elsa qui vient souvent est ravie d'avoir un petit frère.

Un de ces matins où tout va son train comme d'habitude, devant l'école où elle a déposé sa fille, Cynthia traverse la rue, elle vient de recevoir un message, elle est pressée, comme d'habitude, elle regarde son téléphone et comme le type qui arrive en voiture regarde aussi son téléphone, elle est projetée en l'air.

Serge reçoit dans l'après-midi un appel téléphonique du commissariat, on lui demande de passer de toute urgence. On lui dit que puisqu'il est le père, c'est à lui que revient la garde de la petite fille. On lui explique que Cynthia a été renversée par une voiture et qu'elle est à l'hôpital, elle doit être opérée cette nuit, on en saura plus demain. Serge appelle Nina pour la prévenir et part chercher Elsa à l'école. De même que pris dans le naufrage d'un navire, on ne choisit pas la côte sur laquelle on va atterrir. Serge, emporté par le tourbillon de l'existence, sait qu'il ne sert à rien de lutter contre le courant, ce qui arrive se trouve au-delà de ses possibilités de contrôle et une fois lancé dans l'aventure il ne lui reste plus qu'à se soumettre aux conditions du voyage. C'est ainsi qu'il écoute Nina et Cynthia.

Nina assise devant la table de la cuisine regarde son bol de café, elle relève la tête : Serge, tu sais, Cynthia sort bientôt de l'hôpital. Avec son bras dans le plâtre et sa jambe en vrac, elle ne va pas pouvoir retourner chez elle au troisième étage avec sa fille ; puis avec cet accent de lucidité qui lui appartient elle ajoute : le plus simple sera de garder Elsa à

la maison... et aussi Cynthia... à mon avis.

Serge, dans un grand éclat de rire, l'air radieux, se tourne vers Nina, on peut lire dans ses yeux tout l'amour qu'il a pour elle et il lui répond : on verra, en attendant on ne dit rien à Cynthia.

Il y a entre Nina et Serge une forme de bonté à l'égard du monde qui les entoure et c'est aussi ce qui les tient ensemble. Cependant Serge n'a pas du tout l'intention de laisser Cynthia s'installer chez eux.

Alice écrit régulièrement à Cynthia qui répond de temps en temps. Deux mois ont passé depuis sa sortie de l'hôpital. Alice vient de lui annoncer son départ en Italie. Cynthia appelle Serge.

Cynthia : je pars en Italie pendant deux semaines, je te dépose Elsa demain.

Cynthia raccroche sans laisser à Serge le temps de répondre.

Elsa : maman, pourquoi papa habite toujours avec Arthur ? Pourquoi papa ne vient pas habiter avec moi ?



**Evantias Chaudat / *Cette neige entre nos bouches***

Des pluies glacées  
circulent

mes bras gelés  
cherchent  
ton écorce  
et trouvent  
des éclairs

Le thym fume  
autour de nous

autour de nous  
comme des spectres

•

J'ai un creux  
dans le corps depuis  
l'absence du tien

On s'est enroulé telles deux vagues  
On a cherché l'or  
dans nos grains de peau

Et ta voix résonne encore  
en moi  
comme une grêle chaude

•

Les éclats d'argent  
dans tes boucles  
racontent  
nos premiers pas  
premières paumes  
posées contre les parois  
caresses  
d'une seule espèce  
les rêves d'ambre  
nacrés de feu

je prends la braise  
entre mes lèvres  
et la dépose  
près d'un enfant

Je brûle tout entière  
dans l'orage  
de nos flammes  
de nos cendres  
de nos déserts

•

Nuages mouillés  
perlent sur moi  
dessinent leurs silhouettes  
suspendues  
comme les suc  
à ton bras

•



Entre nous  
le silence  
l'azur  
des brises froides  
transportant nos regrets  
des chants si purs  
si graves,  
que l'on en tomberait

J'ai cru poser un instant ma tête  
sur ton épaule  
mais ce n'était qu'un immense chêne  
vos deux écorces comme la même

J'ai cru pouvoir te suivre  
à travers le blanc  
devenir flocon  
naître, vivre  
puis disparaître  
sur l'une de tes lèvres  
mais mille flocons se changent  
en la rivière que tu es

Les grondements de l'avalanche recouvrent  
nos silences  
deviennent nos paroles

Cette neige entre nos bouches  
qui jamais ne se touchent  
qui jamais ne se touchent

La tristesse des pierres s'abat  
sur ma montagne

Je pleure des améthystes

Ta figure en songe et  
tes larmes de fond  
verdissent  
dans nos mousses profondes  
l'émeraude de nos dents  
s'étourdit de printemps

J'embrasse ton visage  
avec le mien  
et la mer nous recouvre  
de son bain

Pluie de sel et sel  
enlevé  
ton soleil dans mes yeux  
aveuglés

L'hiver tombe en trombe  
sur nos peaux  
chagrinées



Je me renseigne sur la lumière  
je lis beaucoup

Je la regarde  
et c'est étrange  
ce qu'elle éclaire

des lavandes rouges  
galopant dans l'écume  
des déserts de résines  
la nacre de tes dents  
avant que je ne les couvre de l'encre  
de mes lèvres  
les mousses argentées  
lors du passage des comètes

Tout cela en une seule onde  
du tu au je  
du tout à nous

•



Daniel Leuwers / *Un mois d'août capital*

Maria a décidé de passer son mois d'août à Madrid. Elle a trouvé une annonce intéressante dans le quartier branché « La Latina ». Bien situé, grand, l'appartement est loué à un prix raisonnable. Bien sûr, les prix sont « cassés » en raison de la chaleur accablante qui règne à Madrid au mois d'août.

Maria se rend donc dans la Calle de Toledo où l'attend le propriétaire du lieu. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, intellectuel (beaucoup de livres, partout), professeur de philosophie. Il parle à Maria comme à une étudiante (mais à trente-cinq ans, elle en a déjà fini avec l'Université et a opté pour une vie libre incluant « petits boulots » et contrats pour des ONG à l'étranger).

Le professeur la fait asseoir, lui offre un verre d'eau. Il ne lui pose aucune question personnelle et lui parle d'un livre de Jankélévitch sur lequel il est en train d'écrire un article. Elle sourit poliment mais s'ennuie déjà un peu, impatiente de se lancer à la découverte de Madrid qu'elle connaît assez mal, elle qui habite dans le Sud, à Murcia. Ils parcourent le grand appartement et arrivent dans ce qui sera la chambre de Maria dont le propriétaire lui montre les multiples volets de bois qui la protègent de la chaleur.

Elle pense un moment qu'ils pourraient faire l'amour en guise d'entrée en matière, mais elle estime que le passage à l'acte serait pour lui difficile (il doit rejoindre sa famille à Ibiza et il pourrait craindre quelque chantage au sujet du loyer dès lors qu'il aurait déjà bénéficié d'une avance « en nature »). Il ne se passe donc rien, bien que Maria se soit promis de vivre à Madrid la vie la plus débridée possible.

D'emblée, elle sort (short court, petit tee-shirt et chapeau d'un rose tendre) et se rend au Musée Thyssen qui, climatisé et à peu près sans visiteurs, lui permet une immersion au sein de peintures surprenantes – pas celles qu'elle trouvera bientôt dans un Prado surpeuplé (on lui a parlé de longues files d'attente), mais des œuvres expressionnistes qui montrent les brassages auxquels convient les grandes villes. Elle voit des hommes, souvent âgés et armés d'un cigare, qui abordent des prostituées et les suivent dans l'escalier qui mène au réduit des plaisirs. Elle voit des lèvres très rouges qui ressemblent à des sexes. Elle se complaît dans les furtives tractations qui préludent à des pénétrations énigmatiques. Maria a connu à Murcia un certain nombre d'aventures (ça a même commencé à 14 ans avec son professeur de mathématiques) et son corps a été exploré multiples fois, notamment

lorsqu'elle s'est retrouvée dans des « parties » à trois ou quatre où ses craintes premières se sont vite transformées en audaces insoupçonnées – et ardemment désirées. C'était bien dans le ton de la « Movida ». Ces fleurs érotiques une fois bien goûtées, elle est redevenue assez sage, n'ayant pour seul garde-fou que le refus du mariage et de la procréation.

À Madrid, au mois d'août, elle veut en savoir plus sur elle. Elle compte sur des rencontres et même de secrètes orgies. Mais au fil des jours, il ne se passe rien que de très ordinaire. Elle parcourt la ville, boit des bières pour se rafraîchir, s'allonge sous les beaux arbres du Retiro, s'installe à d'élégantes terrasses près de l'Opéra et du Palais-Royal. Elle se réjouit de ne connaître personne et de se faufiler dans la ville comme une anonyme. Un jour, elle croise, à hauteur du Café Gijon, Javier, un étudiant connu à Murcia et qui habite désormais Madrid. Sa femme et sa petite fille doivent bientôt le retrouver au Café Gijon. Maria prétexte un rendez-vous et s'éclipse. Ce type de rencontre n'entre pas dans ses plans.

En fait, elle ne sait pas très bien la teneur de ses plans. Elle sort dans quelques night clubs, s'adonne à des danses très sauvages mais reste désespérément solitaire. Ferait-elle peur ? Serait-elle déjà trop

vieille au milieu des gamins qui se saoulent et n'ont d'yeux que pour eux.

Les jours passent, et les semaines, et, le 28 août, il lui faudra reprendre son Talgo pour Murcia. Elle aura donc beaucoup marché dans Madrid, y aura vu défiler beaucoup de gens – des touristes à foison –, aura visité des musées, se sera attardée à des terrasses, mais n'aura que peu été sollicitée par des hommes qui semblaient avoir plus besoin d'éteindre leur soif que d'obéir à un désir de conquête.

Le 27 août, la valise de Maria est déjà prête. Comme convenu, le propriétaire de l'appartement revient de son séjour familial à Ibiza. Il est fort bronzé et propose à Maria d'aller boire un verre un peu plus bas dans la rue de Toledo. Elle s'acquitte de son loyer, mais le fringant propriétaire arrache son chèque en souriant et lui dit (elle s'en étonne à peine) : « J'ai été très heureux de vous savoir chez moi, et j'ai beaucoup pensé à vous lorsque j'étais à Ibiza, et je me suis retenu de vous téléphoner, et j'ai même songé à repasser un jour ou deux à Madrid, et puis j'ai attendu aujourd'hui en me disant que vous accepteriez peut-être de passer votre dernière soirée avec moi ».

Pour être bref, disons que Maria et Teo (c'est le prénom du propriétaire – une abréviation de Teofilo)

vont dîner dans un restaurant joyeux et bruyant. La main de Teo rejoint celle de Maria qui la serre très fort et la caresse avec beaucoup de science. Ils font l'amour dans la chambre de Maria dont ils ont tiré les lourds volets qui les protègent de la chaleur. Maria se sent bien, très bien. Elle retrouve les sensations qu'elle a éprouvées à 14 ans avec son professeur de mathématiques. Elle se dit qu'elle est faite pour les professeurs, et que ce professeur de philosophie est le juste relais de son professeur de mathématiques. Il est clair qu'elle l'initie à certains gestes d'amour qu'il n'a jamais connus. Et il est clair que Teo se déclare à elle avec une fougue inattendue. Il veut vivre avec elle. Il va laisser tomber sa famille et son couple qui « depuis longtemps bat de l'aile ». Il lui dit qu'ils doivent se revoir très vite, qu'il va « arranger ses affaires », qu'elle reviendra sans tarder à Madrid où il possède un autre appartement dont le locataire doit partir le 1er octobre. Ils s'aiment, ils se caressent, ils s'étonnent de l'évidence de leur amour.

Maria prend son train dans l'après-midi du 28 août, retrouve Murcia pour quelques jours, et, déjà le 31, regagne Madrid où Teo l'attend pour des retrouvailles capitales.

Aujourd'hui, trois ans plus tard, ils sont toujours ensemble.

Maria a avoué à Teo que, dès le premier jour, elle avait songé à faire l'amour avec lui. Teo lui a avoué qu'il n'avait osé passer à l'acte par peur de perturber leur accord de location et qu'il avait craint que le lit de Maria ne se soit senti voué à accueillir ensuite d'autres amants. Dès qu'il l'avait revue, il avait compris qu'il n'en était rien.

Maria, pourtant, n'a jamais parlé à Teo de son troublant professeur de mathématiques. Les années profondes ont glissé dans le fleuve de Léthé. Bel été.



Valentina Casadei / *Pour me dire qu'il y a plus* [extraits]

1.

Così lontano, così vicino  
 annidarsi quell'assillo  
 ripetermi a memoria i detti dei saggi  
 seguirne le dottrine  
 provenire da un'altra solitudine  
 come alieno triste  
 con una coscienza da genio  
 nel rigore dell'anima  
 e l'incomprensione dei propositi  
 vacillare quella saldezza  
 sentirmi a casa nei pianeti

Si loin, si proche  
 se cache cette hantise  
 me répéter par cœur les préceptes des sages  
 en suivre les doctrines  
 provenir d'une autre solitude  
 comme un extra-terrestre triste  
 avec une conscience de génie  
 dans la rigueur de l'âme  
 et l'incompréhension des propos  
 vacille cette permanence  
 me sentir chez moi dans les planètes

2.

Sono la quercia:  
 le radici nella miseria  
 vecchi uccelli neri  
 gracchiano sulle mie fronde  
 le foglie toccano il suolo  
 la stereofonia dei miei lamenti  
 piange come le bestie  
 e nutre la mia terra  
 i miei ceppi isterici

Je suis le chêne :  
 les racines dans la misère  
 de vieux oiseaux noirs  
 croassent sur mes branches  
 les feuilles touchent le sol  
 la stéréophonie de mes plaintes  
 crie comme les bêtes  
 et nourrit ma terre  
 mes souches hystériques

3.

Abbiamo visto arrivare la notte  
con lo scoppio di tutti i tuoi ordigni  
che frantumavano il rantolo dei ricordi  
e seguivano le mappe dello splendore

Abbiamo visto arrivare la notte  
nella disperazione dell'abbandono  
in quell'eremo dove dimora  
la mia pietà verso la tua dottrina

Abbiamo visto arrivare la notte  
ad occhi aperti, nel buio  
nella beatitudine dei tuoi respiri  
pieni di senso e di colore chiaro

Nous avons vu arriver la nuit  
avec l'explosion de tous tes engins  
qui brisaient le soupir des souvenirs  
et suivaient les cartes de la splendeur

Nous avons vu arriver la nuit  
dans le désespoir de l'abandon  
dans cet ermitage où demeure  
ma piété envers ta doctrine

Nous avons vu arriver la nuit  
les yeux ouverts, dans le noir  
dans la béatitude de tes souffles  
pleins de sens et de couleurs claires

4.

Spingere la porta  
camminare senza inciampo  
tradita un migliaio di volte  
mi chiedo a cosa serve la luce  
il distaccarsi lento dopo l'amore  
il mio gesto sospeso a metà  
e nei guizzi di freddo lento

Traboccare

Pousser la porte  
marcher sans obstacle  
mille fois trahie  
je me demande à quoi sert la lumière  
le lent détachement après l'amour  
mon geste suspendu à moitié  
et dans les éclairs de la brise

Déborder

5.

Dentro ai nodi stretti  
annidati i miei strilli  
slacciati se il tempo mi prende tutto  
la nave che parte e non fa ritorno  
la corda dell'arco ben tesa  
la freccia puntata sulla preda  
per catturare il pianto  
e ferirla nella crepa

Dans les nœuds serrés  
se sont nichés mes cris  
défaits si le temps m'enlève tout  
le bateau qui part et ne revient plus  
la corde de l'arc bien tendue  
la flèche pointée vers la proie  
pour attraper les pleurs  
et la blesser dans sa fissure

6.

Quando nelle vene dell'inverno  
l'anima si tiene ben dritta  
e non cede al precipizio  
il crocevia dei geli  
rende ai fantasmi una dignità mortale  
di strati invisibili  
sorti da fondali scoloriti  
e nelle piroette di fumo  
che fuoriesce dal camino

Scivolare

Quand dans les veines de l'hiver  
l'âme se tient bien droite  
et ne cède pas au précipice  
le carrefour du givre  
donne aux fantômes une dignité mortelle  
de strates invisibles  
surgies de fonds décolorés  
et dans les pirouettes de la fumée  
qui s'échappe de la cheminée

Glisser

7.

Dare il cuore prima del tempo  
sabotare la gemma  
accarezzare le ombre  
la pietà s'inchina  
alla tua coscienza senza rivolta  
ai cerchi che il sasso crea nello stagno  
e quel dio che nessuno sa trovare  
è il lasciarsi cadere all'indietro  
per vivere fino a morire  
il tormento, la seconda volta  
è solo abitudine

Donner le cœur avant l'heure  
saboter le bourgeon  
caresser les ombres  
la pitié se plie  
à ta conscience sans révolte  
aux cercles que la pierre crée dans l'étang  
et ce dieu que personne ne trouve  
c'est le se laisser tomber en arrière  
pour vivre jusqu'à mourir  
le tourment, la deuxième fois  
c'est juste une habitude

8.

Illudere il passaparola  
della consistenza del solco  
che lascia il pensiero  
nel mio alveolo  
e la riverenza del perdono  
soffoca dubbi e dinieghi  
scoppia la crisi della presenza  
nell'arrossire del tempo

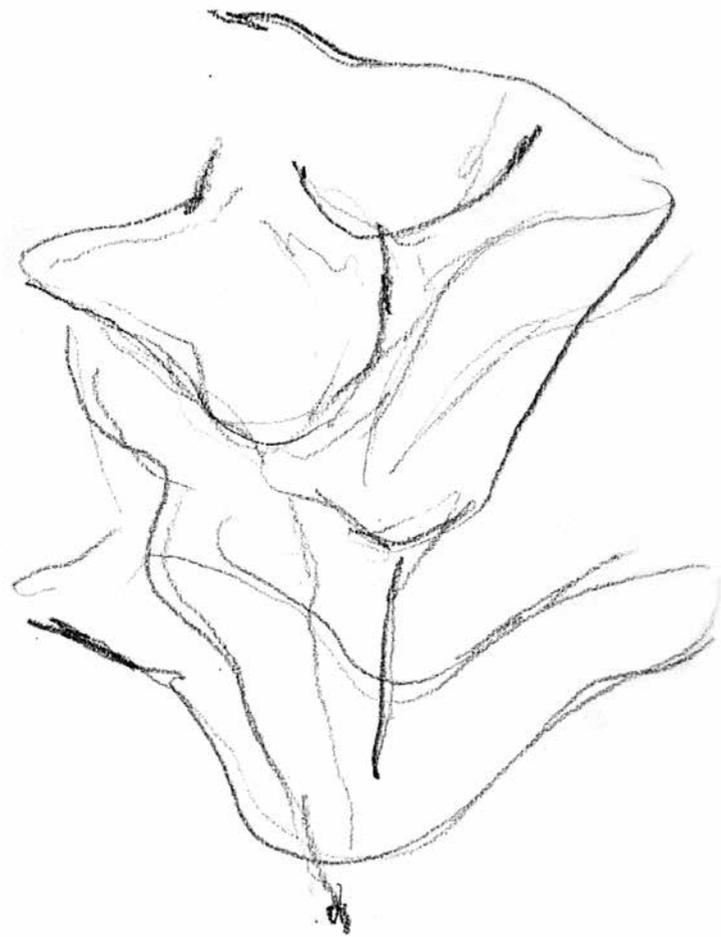
Tromper le bouche à oreille  
de la consistance du sillon  
qui laisse la pensée  
dans mon alvéole  
et la révérence du pardon  
étouffe doutes et dénis  
la crise de la présence éclate  
dans le rougissement du temps



P. A. / *Feuils*, 1986-2021 [détails]

















*Anne-Marie Zucchelli / Le silence et autres poèmes*

**Le Silence**

une fois  
en  
silence  
oui

en silence le monde

advient  
sans limite  
en le monde

que le silence  
révèle

or  
il est proche

venant à l'un, à nous  
à toutes non plus seule  
je suis toute  
pareille

10·

descendant  
par degré  
les marches hautes  
d'une pitié  
ardente

me touchent  
les créatures fuyantes et mortelles

que j'aime  
et qui me dédommagent de la splendeur  
mordante

chacune installée  
sur son coin de terre  
récompensée de son humilité par la chaleur et la  
pluie

.

si je demeure ainsi  
venant  
à même la terre

nageuse  
sur la terre si simple

aujourd'hui en son pelage  
donnée à la plus

douce passion

où la lumière navigue  
que le silence étreint

je pénètre  
dans un temps

où la terre s'éploie  
profonde, soulevée

le silence du temps  
déplié est silence  
et silence et tendresse

jusqu'au fond  
du silence  
en haut de la voûte  
j'ouvre les yeux

sur le ciel ainsi  
proche

ainsi en ses lumières, ses chaleurs  
le silence porté en cela doux blanc et clair

lève au ciel un fleuve  
comme monte le lait

concentré  
en des odeurs

où se libère  
la tendresse  
du monde

## **Sureau**

blancheur  
comme cent yeux  
de sureau  
brodés

de gentillesse  
courtoise, de patience

les yeux virginaux  
dressent une table

dans le parc où des arbres mystiques et muets  
ploient

et nous frôlent  
avec ferveur

au milieu  
comme un lac

le sureau blanc et doux  
dévore l'ombre

de ses fleurs  
aquatiques

alors je guéris  
et mords la fleur et son odeur de fruits

## **Quiétude**

silencieuse  
quiétude

en confiance  
n'est que  
blancheurs

et brises et lumières  
dans la cellule

pas un bruit  
pas un bruit

or  
en elle

les pleurs  
les maux, oui, les maux eux-mêmes s'apaisent

taiseuse  
quiétude

rompt  
les désirs

et leur splendide absence

dans l'air, oui

déploie  
un lasso de simplicité

et les mots, oui, en silence se laissent faire

## **Les lys**

vient d'abord  
l'odeur

lisse

dans la clôture  
de pierre

d'une forêt  
sous la nuit tiède

forêt fendue  
odorante  
plantée dans la couleur des vitraux comme un jardin mûri

je déambule  
avec les milliers d'âmes

tournant  
ensemble

inscrivant la vie dans un cercle

sous les voûtes

d'une vallée flamboyante nous abritant du mauvais  
temps

.

cherchant là  
un sommeil

passant sur moi sur la pierre

qui dort  
qui dort

j'entre  
dans la flamme  
d'odeurs décomposées

en troupeaux d'eaux  
en mares rouges débordantes sur les dalles  
en feu

.

ce qui déborde  
je le respire

et l'appelle  
prière

où l'odeur  
de grands lys

se dispose en bouquets

de grands lys  
dans le chœur

dont l'odeur entêtante  
ne cède rien



Isabelle Sancy / *Lettres (fragments)*

*(Journal)*

Avez-vous connu ces heures du dimanche ? Ces heures de vague ennui en fin d'après-midi, quand on prend conscience qu'il reste tout juste le temps pour un jeu, ou une dernière promenade tant qu'il fait encore doux, ce genre de pensée raisonnable qui cache bien la plupart du temps une forte envie de fuir l'engrenage des jours suivants.

Ô douleur — et tout s'est arrêté une première fois. D'attraper la vision, si brève, que la pensée a eu du dessous des cartes — ce mince château grenu, son parc d'amulettes, le domaine des jerseys cousus, quand hier à des kilomètres vous aviez les deux pieds sur le tapis de jeu (Dieu de Rey, ses hectares de champs filigranés en vert), naît la sensation affolante des jours passés qui se confondent tandis que demain n'a pas encore réussi à semer sa poudre levante.

Tout s'arrête une seconde fois. Alors s'ouvre dans l'âme la porte d'un désert frémissant, un océan de pavots bleus, la canopée de la forêt de la Double, n'importe quelle immensité pourvu qu'elle fût consolante et dénouée. L'esprit ne suit plus tout à fait la lettre, s'agace de pouvoir croire encore résoudre le moindre problème humain, un dimanche à cinq heures. Cinq heures cinq, un ennui brûlant, du regard qui pénètre si facilement jusqu'au squelette des choses et son cœur, en trop de sucre. Un dégoût bientôt, que l'on ne s'autorise pas visiblement et votre humeur qui s'en ressent vous hérisse de quelques pointes auxquelles vont s'accrocher les pensées que l'on avait enfouies de force.

Il y a du sel tout à coup qui a été jeté du haut de la tour d'ivoire, je suis si faible, pourquoi ? Puis brusquement, pardon, je vais me remettre à l'ouvrage. À l'atout maître des pensées je tends mon front pour la pensée d'un baiser au front de reine, ainsi rendu.

*(Billet)*

Vous êtes parti. Je pensais tout à l'heure à mon agacement à vous voir ne jamais vous découvrir de trop, un agacement qui est peut-être un désarroi, l'impression de ne pas savoir y faire, comme si vous parliez en une langue qui m'est vaguement familière mais pourtant pas du tout. Puis le temps passant — était-ce justement d'avoir le temps de penser à vous, touchant enfin à une image ramassée de vous, parcellaire mais apaisée, je me disais que c'était pourtant bien agréable d'être ainsi perdue en terre étrangère, familière, étrangère. Ce doux effroi oublié.

*(Bertrand)*

Bertrand s'était endormi très vite. Il rentrait avec ses amis de trois jours de chasse durant lesquels, selon leur vieille habitude, ils avaient surtout beaucoup marché, quoique très doucement et plus ensemble que jamais. Cette sortie active au grand air avait été la première depuis le début de sa longue convalescence. Les rares couleurs au cœur de l'hiver lui avaient parues éclatantes. Le matin du deuxième jour il avait failli tomber et s'était rattrapé à une branche basse qui était mêlée de ronces ; tous les doigts de sa main droite avaient été griffés ou assez profondément pénétrés et Bertrand s'était vivement ému de cette douleur, si simple et si personnelle. Un long moment encore du sang avait perlé à la moindre pression de ses doigts.

Dans sa main trop longtemps comprimée sous sa cuisse en dormant, lorsqu'il changea de position le sang revient en

force et aiguïsa la douleur, qui l'éveilla. Il remit assez vite de l'ordre dans ses pensées puis sourit au vent qui soufflait moins fort ; les yeux fermés il parcourut son corps et ne se découvrit pas d'autre douleur que celle rassemblée en bataille dans sa main. Sans doute qu'il ne dormirait plus, ou un peu sur le matin alors il préféra refaire un peu de lumière autour de lui. Il prit un livre au hasard dans la pile qu'il emportait toujours, ouvrit au hasard et lut : « Son attitude, qui avait pu rappeler, par moments, le négativisme têtu d'un enfant boudeur, était un parti pris résolu et hautain, un refus désespéré et lucide, un exemple et peut-être une leçon. La frénésie volontaire, propre aux véritables intellectuels, avec laquelle il cultive la sensation pure, son égoïsme très conscient, fruit de quelques tragiques expériences dont il a rapporté, grâce à cette sensibilité exceptionnelle qui est la sienne, un sentiment aigu et constant du néant, rapprochent *L'Étranger* de *L'Immoraliste* de Gide. »\* Il envoya dinguer le livre sans en sourire et piocha à nouveau dans la pile, rencontra une masse, ce fut le *Zibaldone* de Leopardi, tome III. Il remonta ses jambes et y cala l'imposant volume dont il tira un signet qui était une lettre qu'il avait reçue il y a un an. Bertrand l'avait déjà relue vingt fois, le phrasé lui était aussi familier que le papier rugueux qu'elle employait toujours. Il s'était dit qu'il lui faudrait brûler cette lettre, comme tant d'autres — la flamme était si proche à cet instant, il le fallait, mais à peine l'encre se fit-elle plus noire sur le papier presque transparent à sa lumière que Bertrand ramena vivement le papier à lui. Il n'était pas temps, il était affaibli certes, mais il avait échappé à tout et il voulait répondre à cette lettre.

---

\* Nathalie Sarraute, *De Dostoïevski à Kafka, Temps Modernes* (octobre 1947) in *L'ère du soupçon*.

(En réponse)

Bertrand,  
Bien sûr je suis étonnée de votre lettre, je vous savais gardien jaloux de vos souvenirs mais je ne pensais pas que vous cultiviez les regrets pour autant. Ainsi il y a un trouble entre vos lignes claires, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il n'y a aucune véritable question.

Maintenant je vis dans une petite vallée par là, où plusieurs villages de l'adret se succèdent, où d'années en années ils se poursuivent et se poussent, alors des maisons empiètent sur les jardins et des jardins soustraient du champ aux champs. Pour la plupart l'évidence est de ce côté au soleil, ce côté de moindre pente et plus large bande, d'une opulence claire qu'il suffit de prendre comme on s'assoit dans un fauteuil confortable et ciré d'hier, où pas un clou de tapissier ne manque, comme si la nature l'avait abandonné dans sa retraite pour que les hommes s'y installent. Et dans toute cette belle lumière on est enfin soulagé, presque repu, propriétaire de la pensée évidente que l'on est bien où il le fallait pour compenser enfin un peu toutes les douleurs de l'existence.

A-t-on à faire à l'ubac, ce mur végétal, cette terre de déshérence que le soleil cache mal tous les matins — parce qu'elle l'éclaire déjà trop — on a le plaisir mauvais de fouler l'herbe inutile, de couper trop de bois, d'y aller déverser en tas sa vieille clôture ou se décharger d'un compost trop acide. Peu de maisons, qui ne sont même pas toutes habitées, le long de la route étroite dont le seul premier bitume est devenu vert d'herbes et de mousses, mais chacune semble bâtie comme un port au milieu d'une ombre qu'elle sait éternelle. Les murs sont énormes, le matin ils font comme des épaules qui soutiennent la montagne pour traverser

tête haute la terre. Puis dans la nuit ce sont les lumières intérieures qui signalent que l'on sait toujours où l'on va ensemble.

Vous savez maintenant où penche mon cœur, où il vit et pourquoi il bat. C'est un choix passionné de raison, le premier qu'il me fut véritablement donné de faire quand je n'avais su jusqu'alors que me noyer un peu puis respirer à grandes goulées au milieu d'un tourbillon que je prenais pour de la passion et qui n'était pas grand chose d'autre que nos bras éperdus tirant et repoussant les eaux qui revenaient plus fortes, toujours plus en désordre, lorsqu'elles avaient claqué indifféremment aux parois toutes proches de nos certitudes respectives. Il faut être taillé pour sa jeunesse qui est un bloc brillant, y entrer, le porter et puis choisir si l'on va se disperser avec les beaux morceaux qui gisent à nos pieds ou bien garder la nouvelle masse sombre qui était cachée sous la masse. J'ai choisi la masse, j'ai laissé les morceaux brillants, dont ces quelques clichés qui sont des captations idéales, de belles surfaces, presque des mensonges ; des images diffuses d'un Éden qu'il fallait trouver (qui le premier de nous deux a menti à ce sujet ?), cette ivresse tout le jour, entretenue par la peur d'être perdue, ivre à ne jamais pouvoir comprendre ce qu'il y avait tant à perdre : une jeunesse à faire être. La mienne vous captivait, j'ai dévoré la vôtre à belles dents. Rire, pleurer, flamboyer à toute heure, et même vous tenir d'un seul regard sans respirer.

Qui faut-il accuser de cette fin ? Le temps qui passe. Je me souviens du jour où j'ai réalisé que ce n'était pas la passagère que vous emportiez en promenade et promesse de toujours mais seulement la splendide caravelle que j'étais. J'ai su que j'avais tous les pouvoirs et je n'en ai rien fait, car on ne règne pas sur un royaume que l'on a déjà perdu. Notre jeunesse ne nous appartient pas, elle est à ceux qui l'ont connue et

aimée et qui s'en nourrissent encore. La mienne fut vôtre, gardez précieusement toute sa lumière puisqu'elle vous éclaire encore, moi c'est son ombre qui m'accompagnera toujours. Sans cette ombre aujourd'hui je ne saurais vers quelle lumière je me rends.

*(Journal)*

On peut savoir toucher d'une pensée légère, dans la parenthèse d'un après-midi (toute la lumière d'un après-midi en cascade sur les draps fins) ce qui n'est plus à soi ; le laisser à qui de droit. La palette du tumulte des sentiments, les douleurs vivifiantes et tous ces états d'esprit du cœur sans fin qui vous ont occupé si sérieusement, à la manière d'un explorateur qui fait dépendre sa vie d'un improbable filon d'or, mais plus sûrement pour beaucoup d'entre nous comme de simples paysans qui auraient pu mourir de chaque mauvaise récolte de caresses ; ou en promeneur proclamé éternel, près de fontaines tarées, mourir d'amour (nous ne sommes morts de rien de tout ce qui nous fit croire que nous n'y survivrions pas). L'allant de la démarche amoureuse ne s'est pas estompée sur le pavé de la rue, les cœurs qui se cherchent se succèdent et l'on suit du regard en souriant, tout à fait attendri, la permanence de cette cruelle et si changeante beauté, être la proie et le chasseur des autres (tandis que l'on est soi, blotti entre des draps blancs). Je sais qu'il suffit que j'ouvre ce livre ou un autre pour revoir mes tempêtes effarantes (nées pourtant dans cet être incertain et timide que l'on fut), fulgurances humaines, face ostentatoire du monde, captivante. Les leçons du baroque au haïku sont possédées. Je sais voir et comprendre dans



le présent de cette beauté, en un seul mouvement d'esprit, tout mon passé ; partout il gît ainsi éparpillé, les clous rouillés encore pointus comme le peigne d'écaille qui brille ; je laisse maintenant leur devenir me surprendre. Hors cette parenthèse merveilleuse, le monde a fondu, sa masse lourde s'est retirée loin du silence. Se découvrir maître-débutant, de soi-même, en cet état qui ne nécessite rien d'autre que de savoir vivre au gré des certitudes intimes, qui l'on aime et l'aimer, sans trop en dire, et demander moins encore, de cette nouvelle manière enfin apprise. Entre les draps blancs et fins (l'être-chair), fussent-ils rêvés, nous enchantent les traits, les gestes et l'accord du mouvement. Délivré des flammes, savoir que ne plus brûler ne signifie pas s'éteindre, mais éclairer d'une autre source.

A black and white photograph of a stone wall, possibly a ruin or a wall made of rough-hewn stones. The wall is in the foreground, showing significant texture and some weathering. The background is a dark, almost black, textured surface, possibly a wall or a cave interior. The lighting is dramatic, highlighting the textures of the stone and the dark background.

**Lucian Blaga & Ion Vinea / Poèmes choisis\***  
Traduction de Mihaela-Gețiana Stănișor et Fabrice Farre

Poezia / Poésie (1957-1959) <sup>1</sup>

Un fulger nu trăiește  
singur, în lumina sa,  
decât o clipă, cât îi ține  
drumul din nor până-n copacul  
dorit, cu care se unește.  
Și poezia este-așa.  
Singură-n lumina sa  
ea ține pe cât ține:  
din nour până la copac,  
de la mine până la tine.

Un éclair ne vit  
seul, dans sa lumière,  
qu'un instant, celui de son  
chemin du nuage jusqu'à l'arbre  
désiré, avec lequel il s'unit.  
Et la poésie est ainsi.  
Seule dans sa lumière  
elle dure autant qu'elle dure :  
du nuage jusqu'à l'arbre  
de moi jusqu'à toi.

Cimiter / Cimetière (1922-1923) <sup>2</sup>

Pe-un stâlp Dumnezeu se coboară  
în chip de porumb –  
și micile cruci de lemn  
par o ceată de copii buni,  
ce se joacă-n nisip.

Spini înfloriți.

Lângă o peatră cerșește un orb:  
un ochi îl ține închis, iar celalt e alb  
ca un glob de – păpădie.  
Prin frunze  
soarele-i strecoară în mână  
un ban de lumină.  
Azi cimiterul a născut un mormânt nou.  
La noapte vor veni  
multe, multe stele – să-l vadă...

Sur un pilier Dieu descend  
sous forme de colombe –  
et les petites croix en bois  
ressemblent à une bande de bons enfants,  
qui jouent dans le sable.

Épines en fleurs.

Près d'une pierre mendie un aveugle :  
il tient un œil fermé et l'autre est blanc  
comme un globe de – pissenlit.  
À travers les feuilles  
Le soleil glisse dans sa main  
Un sol de lumière.  
Aujourd'hui du cimetière est née une nouvelle tombe.  
La nuit venue viendront  
la voir – beaucoup, beaucoup d'étoiles...

Declin / Déclin (1915) <sup>3</sup>

O tristeță întârzie în mine  
cum zăbovește toamna pe câmp,  
nici un sărut nu-mi trece prin suflet,  
nici o zăpadă n-a descins pe pământ.

Cântecul trist, cântecul cel mai trist  
vine cu clopotul din asfințit,  
îl auzi în glasul sterp al vrăbiilor  
și răspunde din umilința tălângilor.

E toată viața care doare așa,  
zi cu zi pe întinderea stepelor,  
între arborii neajunși la cer,  
între apele ce-și urmează albia,  
între turmele ce-și pasc soarta pe câmp  
și între frunzele care se dau în vânt.

Une tristesse s'attarde en moi  
comme l'automne flâne sur le champ,  
aucun baiser ne traverse mon âme,  
aucune neige n'est tombée sur la terre.

Le chant triste, le chant le plus triste  
vient avec le son de la cloche au crépuscule,  
on l'entend dans la voix sèche des moineaux,  
et il répond par l'humilité des clarines.

C'est toute la vie qui fait mal ainsi,  
jour après jour sur l'étendue des steppes,  
entre les arbres n'atteignant pas le ciel,  
entre les eaux qui suivent leur lit,  
entre les troupeaux qui paissent leur lot dans le  
champ

Rătăcire / Égarement <sup>4</sup>

Mi-am trădat inima, mi-am ucis sufletul,  
am mințit cu vorbele iubirii,  
dinaintea lacrimilor am surâs.  
Ascund azi ursitei priviri de mult veștede.

Dezbinat de mine, niciodată unul,  
gândul și cuvântul, ca doi frați dușmani,  
se alungă-n noaptea lui Cain și Abel.  
Ruga-n van te-ndeamnă, Cerule străin,  
în trufia-i oarbă, să-mi sfințești blestemul.

J'ai trahi mon cœur, j'ai tué mon âme,  
j'ai menti par les paroles de l'amour,  
devant les larmes, j'ai souri.  
Aujourd'hui je cache au destin des regards depuis longtemps éteints.

Séparé de moi, jamais un,  
la pensée et la parole, comme deux frères ennemis,  
s'éloignent dans la nuit de Caïn et d'Abel.  
Ma prière t'exhorte en vain, Ciel étranger,  
que, dans son arrogance aveugle, tu bénisses ma damnation.

1 - Lucian Blaga. In *Ce aude unicornul, Opera poetică / Ce qui entend l'unicorne, L'Œuvre poétique*. Mot introductif de Eugen Simion, préface de George Gană, édition réalisée par George Gană et Dorli Blaga, București, Humanitas, 1995, p. 459

2 - Lucian Blaga. In *Addenda, Opera poetică / Addenda, L'Œuvre poétique*. Mot introductif de Eugen Simion, préface de George Gană, édition réalisée par George Gană et Dorli Blaga, București, Humanitas, 1995, p. 591

3 - Ion Vinea, *In Ora fântânilor, Versuri alese / L'Heure des fontaines. Vers choisis*. Édition réalisée par Livia Iacob, préface de Emanuela Ilie, București, Cartea Românească, 2020.

4 - Ion Vinea, *In Ora fântânilor, Versuri alese / L'heure des fontaines, Vers choisis*. Édition réalisée par Livia Iacob, préface de Emanuela Ilie, București, Cartea Românească, 2020, p. 20 et p. 22.

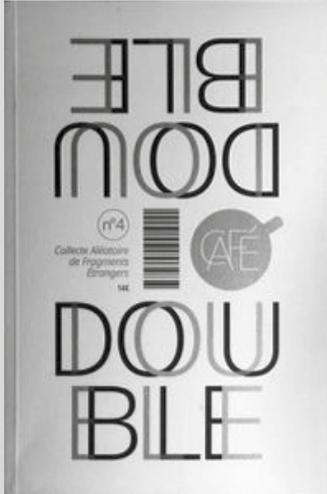


" [...] De tout je suis savant ou plutôt le veux être au point de confondre un chêne avec un hêtre. Le grattecul m'est chicotin, l'ail ambroisie. Ai-je le temps de m'occuper de poésie ? Et voir ! Je suis voyant jusqu'à la frénésie. Nul n'a de meilleur œil pour surprendre le monde comme il est ou n'est pas. Mes visions abondent. J'aime à les préciser, malgré que vagabondes... : la fuite d'un coteau sous la fuite du lièvre, les grands nuages annelant le Rêve au Rêve, la pompe des chalands dans le pourpre des soirs, le bleu du ciel jouant dans le bleu du lavoir, les images des rois sur les cartes d'auberge, ou ce lent canal mort aux éternelles berges, et le verre oublié sous la tonnelle froide près du crochet – mon cœur ! – et près de la salade, et ma belle effeuillant, avec un doux ennui, ce coq maigre (ah ! plumer la marguerite ainsi !) : je vois ses yeux brillants de larmes dans la nuit, moi j'écaille un poisson sur le petit chat gris... Notre lampe s'allume, est-ce effet du hasard ?... Cependant l'air s'emplit d'un chant triste et hagard... La Grande Ourse est la harpe de Château-Gaillard... Ai-je le temps de m'occuper de poésie ? Voir et savoir, hélas ! auront perdu ma vie."

Paul Fort, *Ballades du beau hasard*, Flammarion, 1985

> CAFÉ n°4 (09.2022) / Plongez dans l'Ailleurs, sans boire la tasse !

CAFÉ (Collecte Aléatoire de Fragments Étrangers) est une revue thématique littéraire consacrée à toutes les langues minoritaires, malmenées et méconnues... Née au sein de l'Inalco\*, en 2019, portée par un collectif de passionnés de la traduction, la revue CAFÉ a fait le choix audacieux, mais nécessaire, de leur faire la part belle.



Les trois premiers volumes abordaient les thèmes "Futurs", "Silence" et "Naufrages". Celui du n°4 est "Double" : un double CAFÉ bien tassé qui présente la particularité de se déguster indifféremment à l'endroit ou à l'envers, puisque le contenant, astucieusement conçu pour répondre au thème, permet recto-verso, de faire durer le plaisir de la découverte des différents éléments et des arômes qui le composent. Un design malicieux propose en effet,

par un jeu de miroir au mitan de la dégustation, de retourner le volume (sans renverser sa tasse), proposant ainsi une pause avant de reprendre de ce breuvage.

"Vous trouverez ce numéro un peu fort de café et vous aimerez le rallonger", s'amuse l'éditorial, avant de préciser plus sérieusement les raisons de cette pirouette ou de ce tour de passe-passe : si le motif du "double" sert de fil rouge, il n'est certainement pas seulement appliqué au contenu des textes, les termes de "reflets", de "sosies", "d'échos", "de double fond" (voici donc pourquoi la tasse ne s'est pas renversée !), caractérisant aussi le travail même du passage d'une langue vers une autre, celui d'un "faux reflet" ou d'un dédoublement "imparfait" et sans arrêt remis sur l'ouvrage : "le reflet reste trouble : il résiste à son double : son double se désiste : il trouble le reflet" mais, fort heureusement, admettant par avance les possibles doubles jeux et les marges d'erreurs liés à l'exercice, la magie de la transformation s'opère sans gemellité. Passée au filtre, la granularité est devenue fluide : la mutation a eu lieu.

\* - Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Si le contenu de CAFÉ est à l'image de la diversité des goûts de la boisson du même nom, il convient de souligner particulièrement le sérieux de sa préparation, l'exigence apportée aux choix et à la présentation de ses fines "moutures". Regrettant de ne pouvoir ici rendre compte de toutes les saveurs étrangères recueillies dans les 200 pages de la revue nous n'en prélèverons, subjectivement, que quelques-unes, ainsi : la nouvelle "Le compositeur" de Janis Jonevs (traduite du letton par Nicolas Auzanneau) questionnant les représentations convenues du statut de l'artiste, ou "La quête" de Marios Hakkas (traduit du grec par Clara Nizzoli), saynète dialoguée qui interroge les rapports indicibles entre art, réel et réalité, ou encore "Toi qui a des mains plus innocentes" de Vesna Parun (traduit du serbo-croate par Marie Karás-Delcourt), poème dédié à l'homme qu'elle a aimé, tout autant qu'une adresse bienveillante à la femme qui a pris sa place. Citons enfin ces quelques vers de Yi Won (traduits du coréen par David Hoon Kim), extraits de "Mais où donc suis-je" :

étant dans le miroir je suis le corps du miroir, le rêve du miroir, / même si je deviens ce corps, ce rêve, le miroir en dépit de son remous / ne déborde pas, le sol qui ne voit pas le rêve est avalé par le vide du / miroir qui cherche le sol, même si mon corps n'est pas divisé par / le miroir mon rêve me fait fléchir mes bras ouverts des deux côtés, / étant dans le miroir je ne ressens aucune douleur face à la dureté du / miroir [...]

CAFÉ, qui pourrait aussi se lire comme "Collecte Aléatoire de Fragrances Étrangères", a su aiguïser nos papilles et l'on en reprendra volontiers au N°5, qui a pour thème "Oubli", bientôt suivi du n° 6 sur le thème "Feu".

Auteurs et Traducteurs du n°4

Jalâl ad-Din Mûhammad Rûmi / Volodymyr Yermenko / Farouk Topan / Yi Won / Kallirroï Parousi / Amir Aghanoori / Riwal Huon / Maria Jotuni / Colette Planas / Janis Jonevs / Vesna Parun / Manohar Shyan Joshi / Karima Ahdad / Nino Sadghobelashvili / Marios Hakkas /  
&  
Agate Bonin / Aurélie Journo / Clara Nizzoli / Clara Villain / David Hoon Kim / Elisa Morange / Eteri Gavasheli / Florian Targa / Keridwen François-Merlet / Laurence Dubois / Marie Karás-Delcourt / Nicolas Pozza / Nicolas Auzanneau / Quentin Ghesquière-Dierickx / Sephora Vallotton /



> Site : <http://www.revuecafe.fr>

## > Dissonances, antidote effervescent



Des semaines sans écrire avec dans les yeux le tremblement des enfants, le visage des absents, les gravats, la poussière. Je mange peu, je dors mal, les gens se déchirent, je ne dis plus un mot.

Je lis, je m'accroche aux mots des autres en espérant qu'ils m'emportent ailleurs.

J'ai découvert le nouveau numéro de Dissonances (n° 45) qui a pour thème « toxique » et, le temps d'une lecture, j'ai pu m'échapper vers un lieu entre rêve et cauchemar, plaisir et douleur, un monde comme le nôtre, la beauté en plus.

Durant mon séjour à *Toxicland*, j'ai croisé une sorcière, un punk sovié-

tique, une mandragore, des désosseurs, un cyborg, une famille dysfonctionnelle, un empoisonneur, j'ai voyagé à pied, en train, en intraveineuse, j'ai traversé une zone commerciale, un village de vacances, une galerie de minéralogie, une salle de tribunal, des gisements pétroliers, Paris, la Californie, j'ai parcouru des textes singuliers, incisifs, effervescents.

J'ai feuilleté *l'Herbier des poisons mortels* de Julien Boutreux, j'y ai découvert la digitale et la « mystérieuse alchimie » qui lui permet de « transformer la lumière en venin ».

Je me suis saoulée un dimanche soir avec Jean-Christophe Belleveaux, à l'endroit où « la littérature ajoute à la rouille » et « toute vérité se faisande ».

J'ai siroté le *Toxicatio* de Perle Vallens et son pizzicato de silences.

J'ai partagé le banc des accusé·es avec une femme-insecte dans un procès à l'écho kafkaïen mis en scène par Stéphanie Vermot-Petit-Outhenin.

J'ai retenu mon souffle tout au long du vertigineux poème d'Anna Ayanoglou qui explore le territoire du cauchemar diurne : « Je rêve et c'est le jour - un jour qui ressemble / à une viande crue, grise déjà ».

J'ai été terrassée par le rouleau compresseur du texte de Philippe Guerry

et son efficacité redoutable : « L'habitation au travail procède par disparition volontaire programmée du sens par disparition volontaire programmée du temps par disparition volontaire programmée du corps par disparition volontaire programmée de la langue ».

J'ai été émue par le poème de Patricia Favreau et sa verticalité économe, précise comme un goutte-à-goutte : « Une goutte transparente / Se détache / Vénéneuse / Tombe / Indolore / S'infiltre / Curative / M'envahit ».

J'ai pris ma « DOSE. Dopamine. Ocytocine. Sérotonine. Endorphine » en compagnie de Pierre Brault et assisté à la transmutation du « gros amas amorphe de corps qui traverse Paris » en un « sublime conglomerat de corps structuré », j'ai vu la vie en rose.

J'ai été happée par le vide des zones commerciales suburbaines et par l'atmosphère du poème de Marc Tison : « Les faces de mickeys sur les pubs Decaux / Vantent la bouffe d'usine du drive de merde / Des hamburgers d'os et de tendons ».

J'ai goûté aux paradis artificiels pour fuir l'enfer du « Stock d'ecchymoses », avec Agustin Petit et son poème animé qui m'a fait repenser aux fumetti de mon enfance.

J'ai vomi du pétrole par les yeux dans une Californie ravagée par une « infection esthétique des lieux », avec Manuel Reynaud Guideau.

J'ai séjourné « chez les fous dingues » et exploré le processus créatif d'Igor Letov, avec Arthur Briffault : « Avant l'enregistrement, on part à la chasse. C'est une disposition qui émerge en toi, une chasse à mort, qui passe par ne rien foutre, prendre de la drogue, errer dans les bois, essayer de boire de la vodka, finir dans des bagarres. Quand la chasse réussit — à chaque fois par accident — tu tombes d'un coup sur un monstre, tu le tues, et dans ses entrailles, tu trouves mille images. »

D'autres textes m'ont retenue. Je me suis perdue dans les méandres des puissantes images d'Armelle Le Golvan et j'ai traîné encore un peu du côté des chroniques et autres rubriques de cette revue riche et exigeante qui ne me déçoit jamais.



J'ai fait le plein, j'ai fait le vide. J'en ai presque oublié les tremblements, les visages, les gravats, la poussière.

J'ai cherché, entre deux pages, l'antidote du présent.

S.B.

> <https://revuedissonances.com/>

## > Le Sabord – 125<sup>ème</sup> Salve

Le Sabord est une revue thématique québécoise, localisée dans la région de Maurice / Trois-Rivières. Fondée en 1983 par Jean Laprise et Guy Marchamps elle fête cette année son quarantième anniversaire. La signification de "sabord" dans le vocable de la Marine désigne une "ouverture quadrangulaire pratiquée dans la muraille d'un vaisseau pour laisser un passage à la bouche des canons", et c'est tout à la fois l'idée de "fenêtre ouverte" et de dispositif offensif (mais non agressif) qui anima dès ses débuts – et peut-être anime encore – l'esprit de cette revue qui défend la création littéraire et visuelle de l'espace francophone, tout en répercutant les goûts et l'esthétique de son époque.



Aussi, si le visuel a connu de multiples modifications, au fur et à mesure de ses livraisons, il semble bien que l'esprit soit resté le même : prendre acte de la création artistique du présent tout en envisageant l'avenir.

La composition graphique des derniers numéros de cette revue grand format (24 x 31 cm) et en couleur, très soignée et aérée, combine (ou plutôt croise, associe sans chercher à illustrer) des productions plastiques avec la diversité des contributions littéraires (fictions ou poèmes) et des notices précisant la nature des travaux choisis, ou encore des entretiens ; une large rubrique faisant état de différentes publications est également présente en fin d'ouvrage.

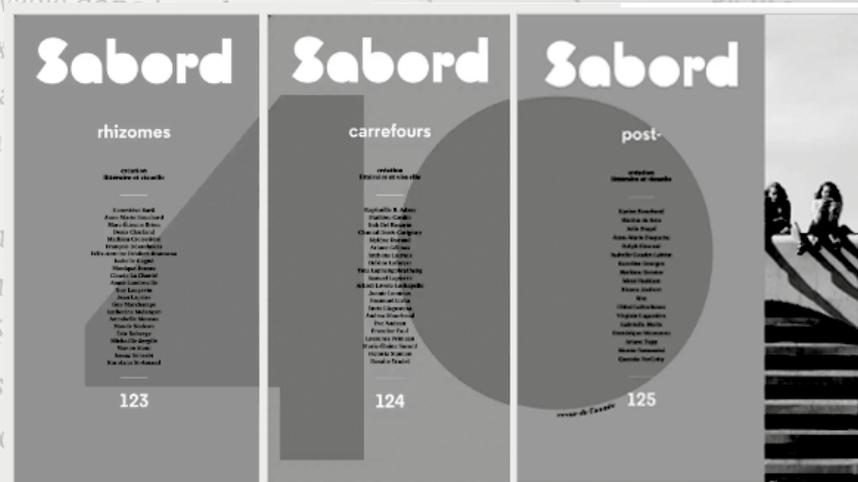
L'art est un territoire fragile qu'il convient de protéger, certains y parviennent sans tirer à boulets rouges sur tout ce qui

bouge, ce qui ne les empêche pas de rester vigilants. "Ouvrir les sabords" c'est aussi, en langage familier, "ouvrir les yeux".

..

*Il y a les vagues qui s'enchaînent  
j'essayerai de garder  
ce qui reste d'équilibre  
dans ma chaloupe  
un autre jour  
je chavirerai  
j'attends le prochain coup de vent*

Marc-Etienne Brien, *La chaloupe*, in *Le Sabord* n°123



Pour fêter ses 40 ans, la revue Le Sabord a conçu les numéros 123 à 125 en forme de triptyque : "rhizomes" plonge dans le passé, ravivant des archives anciennes, questionnant les réseaux souterrains qui constituent les origines de ce qu'elle est devenue ; "carrefours" s'attache au temps présent et aux croisements d'idées ouvrant sur de nouveaux territoires ; "post", enfin, envisage l'avenir, les floraisons de demain.

> Site : <https://lesabord.qc.ca/>

**Lucian Blaga**, (1895-1961) poète, philosophe, dramaturge et théologien, membre de l'Académie Roumaine. Fait son début poétique avec *Les Poèmes de la lumière*. Ses recueils de poèmes : *Les Pas du prophète* (1921), *Dans le grand passage* (1924), *Éloge du sommeil*] (1929), *Au partage des eaux*, *Au seuil du dor* (1938), *Les Marches insoupçonnées* (1943). Les quatre premiers recueils sont parus en éditions bilingues chez Jacques André éditeur (Lyon) et Editura Școala Ardeleană (Cluj-Napoca). Il est aussi l'auteur de trois trilogies philosophiques : *Trilogie de la connaissance* (1943), *Trilogie de la culture*, (1944), *Trilogie des valeurs*, (1946) et de pièces de théâtre : *Zamolxis* (1921), *Quand les eaux se troublèrent* (1923), *Manole, maître bâtisseur*(1927), *La Croisade ses enfants* (1930).

**Ion Vinea**, né Ioan Eugen Iovanaki, (1895 – 1964), poète roumain. Il a fondé, avec Tristan Tzara et Marcel Janco, la revue "Simbolul" et joué un rôle important dans la revue "Contimporanul", en tant que rédacteur en chef, entre 1922 et 1932, publiant ainsi des écrivains importants : Ilarie Voronca, Barbu Fundoianu, Paul Éluard, André Breton. Ses ouvrages les plus connus sont : *Le Paradis des soupirs* (1930), *L'Heure des fontaines* (1964).

**Mihaela-Gențiana Stănișor** est philologue et spécialiste de Cioran. Directrice de la revue de littérature et de philosophie Alkemie. Elle a co-traduit des poèmes de Lucian Blaga et Ion Vinea avec Fabrice Farre.

**Fabrice Farre** accompagne ici Mihaela-Gențiana Stănișor pour la traduction des poèmes de Lucian Blaga et Ion Vinea. Comme auteur il a récemment publié *Implore*, et *Des équilibres* (Bruno Guattari éditeur, 2020 et 2022) .

**Anne-Marie Zucchelli** est publiée régulièrement en revues. Son dernier recueil, *La nuit finie*, est édité par le Petit Véhicule (2022). Elle a créé le blog *n(o)uages* donnant la parole aux poètes, à leurs lecteurs et aux artistes (nouages.com).

**Clémentine Verbelen**. Auteur sonore, blogueuse, performeuse, et nouvelliste. L'achoppement entre la fiction et le «vrai» inaccessible, la mémoire traumatique, l'indicible et l'humour sourdent dans ses productions, et questionnent ce qu'est une parole inaudible.

**Jean-François Magre**. Artiste pluridisciplinaire, il réalise des montages icono-textuels (*Nanodrames*) pour diverses revues ou sites dont "Le Grand Os", "La Marelle", "La Mer Gelée", "Espacio Fronterizo", etc..., des enregistrements sonores sous le projet *Percipient*, des vidéos (Festivals *Les Inattendus*, *Les Instants Vidéos*, *Traverse Vidéo*). Un premier texte, *Bain prolongé*, est paru aux éditions en ligne Hache. Il est membre du collectif microlab.

**Lionel Laboudigue** se définit comme photographe autodidacte, sa pratique de la photographie joue des imprévus et des instants suspendus, revendiquant la part de hasard, ou plutôt de surgissement. Il collabore ponctuellement à des projets

collectifs (revues, associations,...) réalisant des séries thématiques.

**Valentina Casadei**, née en 1993 en Italie, vit à Paris. Elle a réalisé *End of September* (2020) nommé au meilleur scénario au Festival International du Film d'Odense. Elle prépare d'autres films, *L'Enfant Seul*, et *Ronde Nocturne*. Elle a publié trois recueils de poésie : *Uno Più Uno Fa Uno* (Edizioni Ensemble, 2020), *Il Passo dell'Inerzia* (Sama Edizioni, 2020), *Tormento Fragile* (Bertoni Editore, 2018).

**Evantias Chaudat**. Née en 1989, elle vit et travaille à Paris, France. Artiste pluridisciplinaire, sa pratique de la photographie argentique, de la vidéo et de l'écriture, lui permettent de poser un regard sensible sur le réel. Elle a notamment participé à la revue "margelles".

**Daniel Leuwers** est poète (*La Vie cassée*, Moires, 1996 , *Atlas et paradis*, Al Manar, 2018, *Ces Messieurs de A à Z*, Transignum, 2000) *Les variations Baudelaire*, Bruno Guattari Éditeur, 2021) essayiste (ouvrages sur Rimbaud, Jouve, Char). Il est l'initiateur des « livres pauvres » qui associent écriture et peinture dont rendent compte, entre autres, *Richesses du livre pauvre* et *Les Très Riches Heures du livre pauvre*, Gallimard, 2008 et 2011.

**Isabelle Sancy** est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues "ARPA" (2017-2019), "margelles", "Contre-allées" (2020). Un premier recueil de poésie, *Paraisons* (2020) ainsi qu'un roman *Rire au ciel* (2022) ont été publiés chez Bruno Guattari Éditeur. Son dernier recueil, *Dans cette brèche*, vient de paraître chez le même éditeur.

**Bruno Guattari** vit et travaille en Sologne. De formation scientifique, sa curiosité et son intérêt pour la littérature, aussi bien pour le roman que pour la poésie, l'ont conduit à créer une maison d'édition. En marge de cette activité il lui arrive aussi d'écrire.

**Stéphane Bernard** né en 1972, vit à Saint-Nazaire. A collaboré à diverses revues ("N 4728", "Diérèse", "PLI", "Rue Saint Ambroise", "Terre à ciel", "Dissonances" "Métèque", "Realpoetik", "Fibrillations", "margelles"...). A publié deux recueils de poèmes, *Combattant varié* (éditions Aux Cailloux des Chemins,2020), *Sole Povero* (Bruno Guattari Éditeur, 2023).

**Sara Balbi Di Bernardo** a publié *Biens essentiels* (Bruno Guattari Éditeur, 2023), Elle contribue ici à "margelles " en proposant des recensions d'autres revues qui lui tiennent à cœur.

**P. A.** (Philippe Agostini) né en 1964. Peintre. A collaboré à plusieurs revues tant par des images que par des écrits. Son travail et ses différentes contributions sont présents sur le site étaton.com. Directeur artistique des éditions Bruno Guattari, depuis sa création.



### **Commander / Consulter**

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

### **S'abonner**

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, au premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos "cahiers [appareil]".

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)



*Lentement je hissai le seau jusqu'à la margelle.  
Je l'y installai bien d'aplomb. Dans mes oreilles  
durait le chant de la poulie et, dans l'eau qui  
tremblait encore, je voyais trembler le soleil.*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, 1943